

ÉDITO

# Les dieux de la science ne vendent pas de l'ambroisie

Dans le dernier film de Woody Allen, *Deconstructing Harry*, le narrateur, Harry Block, rencontre un ami qui souffre d'une douleur dans le bras. «Accompagne-moi à l'hôpital», implore-t-il. Les deux hommes se retrouvent dans le service des urgences; le malade se voit déjà trépasser d'une crise cardiaque (ce qui finira par arriver). Le docteur vient rendre son diagnostic: «C'est bénin», claironne-t-il. Soupirez de soulagement à l'unisson. Et Harry Block de méditer: «Voilà les mots les plus doux de la langue anglaise. On aurait pu penser à la formule *I love you* mais non, «c'est bénin» paraît de loin l'expression la plus aimable à entendre.»

Cette saynète, le philosophe et écrivain français Alain Finkielkraut l'utilise pour illustrer la relation de l'homme à la médecine contemporaine. Invité, jeudi dernier, dans le cadre du Forum de la Fondation Louis-Jeantet à Yverdon, l'intellectuel a tenu conférence sur le thème «Du droit à la liberté de choix dans le domaine de la santé». Peu versé dans ce genre de problématique, le philosophe a saisi l'occasion



JOELLE ISLER

rubrique  
enquête  
et reportage

d'étendre son discours à la question de limite dans «le mythe de l'omnipotence humaine».

«Notre société n'est pas athée, elle se révèle autothée. Ce monde s'est constitué en Dieu», remarque Alain Finkielkraut. Pour étayer son propos, le philosophe invite l'auditoire à se remémorer le *Discours de la méthode* de René Descartes: précurseur de l'esprit des lumières, le savant français tient la préservation de la santé comme «le premier bien et le fondement de tous les autres en cette vie». Finkielkraut veut montrer l'inversion des valeurs jusque-là cultivées. Alors que la pensée du Moyen Âge s'attache à l'idée d'éternité, de l'homme faillible et pécheur, notre société moderne, elle, se définit par le concept de longévité. «Aujourd'hui, on demande le salut à son médecin», ironise le philosophe.

Le projet cartésien a pleinement abouti, selon Fin-

kielkraut. «Il est même en train de nous rendre fous quand on voit la dynamique compulsive engendrée par le progrès», prévient-il. L'ordre moral enseigné par les Anciens a été supplanté par le «fantasme hygiénique». L'intellectuel relève: «Notre société autothée ne tolère plus qu'il puisse y avoir accident. Tout malheur débouche sur une poursuite judiciaire. Le catalogue pénal ne cesse de s'accroître.» A titre d'exemple, il rappelle le scandale du sang contaminé où des médecins se sont retrouvés mis en examen pour empoisonnement. «Désormais, c'est comme si l'homme pouvait tout — que tout était d'origine humaine.»

De la réflexion sur les dangers du cartésianisme proposée par Alain Finkielkraut, l'auditoire retiendra la notion de «surenchère du droit». Ce «droit absolu à la vie» pourrait bien finir par punir chacun d'entre nous. Si l'homme moderne se définit en ces termes, la contrainte devient son univers. Un tel mode de pensée amène l'être humain à se résumer à un «gestionnaire de capital santé». Son

droit au bien-être — devenu synonyme de vie — demande un contrôle de chaque instant: le fumeur incarne le criminel portant atteinte à la vie des autres; le médecin est coupable s'il ne trouve pas la panacée. Malheurs et douleurs paraissent intolérables. Ce climat, le philosophe et essayiste Michel Foucault l'avait, en son temps, qualifié de «biopouvoir». Obnubilé par la «science comme puissance» voulue par Descartes et Lord Bacon, l'*homo sapiens* en oublie parfois sa condition: celle de créature condamnée à la finitude.

«Science sans conscience n'est que ruine de l'âme», écrivait Rabelais. La prédiction s'est-elle accomplie? La raison moderne s'est détournée de la métaphysique au profit de la physique tout court. Le médecin a remplacé le prêtre; c'est à lui que le patient vient désormais confesser ses maux existentiels. Mais, contrairement à l'ecclésiastique, une fois les remèdes épuisés, le docteur n'a plus aucun recours à proposer. Les dieux de la science ne vendent pas de l'ambroisie...

J. Is. □